



Le film aborde la migration et la survie du saumon qui vit encore en France à l'état sauvage. MÉTÉORE FILMS

La Rivière, chef-d'œuvre du paysage en péril

CINÉMA Une visite des cours d'eau du Béarn par Dominique Marchais qui s'affirme, à travers ses documentaires, comme le chantre de la biodiversité et de l'agriculture raisonnable.

La Rivière, de Dominique Marchais, France, 1 h 44

L'année où l'on a parlé le plus de sécheresse en France, notamment cet été dans le Sud, sort le documentaire de Dominique Marchais, *la Rivière*, où l'on voit et entend des flux, des remous, et où l'élément liquide grondant et bouillonnant occupe souvent tout l'écran. Ce quatrième long métrage du cinéaste, qui a obtenu le prix Jean-Vigo, a justement été tourné dans le Sud-Ouest, plus exactement dans le Béarn, autour des gaves qui le parcourent, équivalents locaux des torrents – en particulier le gave d'Oloron. Cette exploration prolonge *la Ligne de partage des eaux* (2014) du même documentariste, qui s'intéressait au bassin versant de la Loire et aux problématiques environnementales et agricoles liées au fleuve.

La Rivière poursuit ce travail dans le Sud-Ouest où, parallèlement aux bouleversements climatiques actuels, divers scientifiques, militants, gestionnaires du milieu, pêcheurs, agriculteurs, hydrologues et glaciologues, démontrent in situ comment l'action de l'homme est en train d'appauvrir irrémédiablement ce milieu et compromet le niveau et la qualité de l'eau douce. Avec ces explorations sur le terrain, entrecoupées de majestueux et généreux panoramiques sur ces cours d'eau encore un peu sauvages, Dominique Marchais s'affirme comme le chef de file du documentaire écologique en France. Pourtant, ce n'était pas son but au départ. Il n'a pas une formation scientifique mais plutôt littéraire et philosophique. C'est surtout par nostalgie du monde rural qu'il

a connu dans l'enfance et par passion romantique pour le paysage qu'après avoir pratiqué la critique de cinéma pendant quelques années, ce Parisien est parti à la campagne avec une caméra. « *Mon point de départ*, dit-il, *est plutôt un regard sur la transformation du paysage.* » Il reconnaît que son point de vue et son engagement ont changé peu à peu et se sont affirmés avec *la Rivière*: « *Je crois que je choisis plus nettement mon camp, celui des défenseurs et des amoureux de la nature.* » Cela l'a incité à avoir un regard plus critique, parfois polémique, sur la gestion des écosystèmes, et à en aborder des facettes extrêmement diverses, liées à l'écoulement et à l'évolution de ces gaves du Sud-Ouest.

UN INVENTAIRE AQUATIQUE À LA PRÉVERT

Ainsi, le film aborde la migration et la survie du saumon (et de la truite), dont on ne savait même pas qu'il existait encore en France à l'état sauvage, mais également la culture du maïs roux, espèce moins gourmande en eau, moins désastreuse pour la ressource aquatique ; ou bien l'étude des glaciers pyrénéens par un groupe d'élèves de l'ENS, qui prouve leur inéluctable disparition (vecteur de sécheresse). Cet inventaire aquatique à la Prévert aborde finalement tous les facteurs dont est tributaire la persistance de l'immémorial paysage fluvial de la France, réservoir de la vie, de la biodiversité comme on dit, à condition qu'on le laisse un peu tranquille et le préserve à tout prix, ce qui est l'inverse de ce qui est en train de se passer à notre époque où, tout en rabâchant des vœux pieux écolos, on dégrade irrémédiablement l'environnement. ■

VINCENT OSTRIA

Cette exploration prolonge la Ligne de partage des eaux (2014).